

L'UNIVERSITÉ CONTRE LES MAYAS

CONÇUE COMME L'ANTICHAMBRE DU POUVOIR, L'UNIVERSITÉ EST UNE ÉPREUVE DONT LES MAYAS, QUAND ILS Y ENTRENT, ONT PEU DE CHANCES DE SORTIR INDEMNES.

Lors d'une conférence à l'université de San Carlos (USAC), Mme Oñederra, professeur invitée de l'université du Pays basque, Euzkadi Herniko Unibertsitatea, n'a pas caché son indignation lorsqu'elle a évoqué l'attitude des membres de l'USAC à l'égard des langues indiennes du Guatemala. Certains universitaires, a-t-elle regretté, ignorent tout de ces langues, ce qui revient à en nier la réalité ou à faire comme si elles n'existaient pas. Quant à ceux qui en reconnaissent l'existence, ils considèrent qu'elles ne possèdent pas de grammaire ou qu'elles sont incapables d'exprimer le sens, la pensée ou la nuance. Ces opinions gratuites trahissent une méconnaissance et un mépris impardonnables.

Mme Oñederra a surtout été surprise de constater, dans un pays qui compte vingt-quatre langues vivantes, qu'il n'y avait pas de diplôme de linguistique à l'université publique de San Carlos, et que les étudiants finissaient leurs études sans connaître un seul mot de langue maya ni la réalité ethnique de leur pays.

Il y a au Guatemala cinq universités, dont quatre sont privées. Elles se différencient essentiellement par l'origine de leur financement, la sélection de leurs étudiants et leur standing. L'université publique (l'USAC) est financée en grande partie par l'État, ce qui lui permet de réduire les frais d'inscription et de scolarité. C'est là que l'on trouve la plupart des étudiants mayas qui accèdent à ce niveau d'études.

Les lois qui l'instituent, ainsi que les statuts et règlements qui la régissent, définissent cette université comme une institution de « haute culture, nationale et autonome » qui « contribuera à la solution des problèmes nationaux qu'elle jugera dignes de sa considération » (article 3) et devra « consacrer tous ses efforts à la solution du problème indigène » (article 9).

De fait, les positions maintes fois adoptées par certaines de ses autorités, et surtout par les dirigeants étudiants, témoignent d'un engagement pour défendre les intérêts des couches défavorisées. Elle a acquis, depuis 1970 surtout, une certaine notoriété comme université du peuple. Ne s'est-elle pas

AUTREMENT - MAYAS

montrée solidaire des causes populaires en dénonçant les abus des politiciens en place et en appuyant la majorité des revendications de la base ?

On verra cependant que, dans le fond, la situation coloniale des Mayas ne l'intéresse pas. Elle n'a en effet jamais pris aucune position apte à faire sortir le peuple indien de la colonisation. Celui-ci représente pourtant environ 60 p. cent de la population totale du pays.

Aucune politique particulière ne favorise l'accès des Mayas à l'université publique. Même si la scolarité ne coûte que 15 quetzales par trimestre (1 quetzal égale 1 franc environ en janvier 1991), la situation économique généralement défavorable des Indiens ne leur permet pas de faire face aux multiples frais qu'impliquent des études supérieures. Aucun système de bourse n'est prévu. Quant au cursus, il ne comprend pas de mise à niveau et n'aide en rien les Indiens à surmonter le handicap d'une éducation secondaire déficiente dans un établissement public médiocre.

Le nombre des étudiants mayas inscrits à l'université est donc minime. Selon une étude réalisée en 1985, qui fondait ses conclusions sur le nom des étudiants - indicateur, il est vrai, contestable de l'identité ethnique -, 5 p. cent des étudiants étaient mayas, et parmi eux, un sur cent seulement terminait ses études. L'USAC comptait alors environ 48 000 étudiants; en 1990, ce chiffre atteignait 67 000.

L'USAC compte dix annexes à l'intérieur du pays, dont la moitié est située dans des départements où la population est majoritairement maya. Pourtant, aucune de ces dernières ne possède de programme qui soit adapté à l'environnement ethnique. D'ailleurs, les enseignants ne sont pas originaires de la région, et tous les cours se font en espagnol. On pourrait citer pour exemple le Centre universitaire de l'Occident (CUNOC) situé dans le département du Quiché et qui affiche un intérêt prononcé pour la question ethnique du pays. On n'y trouve cependant aucun enseignant quiché, ni aucun enseignement sur la langue, la culture ou l'histoire quiché.

En d'autres termes, ces annexes ne sont que des extensions provinciales d'un campus central ancré dans la capitale. Elles présentent cependant pour les Indiens l'avantage de se trouver sur place. Au centre universitaire de Quetzaltenango, selon l'étude citée, 10 p. cent des 4 000 étudiants inscrits en 1985 étaient mayas, ce qui représente le plus gros pourcentage enregistré dans l'ensemble des établissements universitaires du pays.

Mais les discours et les politiques intégrationnistes de ces centres régionaux placent les Mayas devant deux alternatives aussi néfastes l'une que l'autre : ou bien se priver d'enseignement supérieur en se maintenant à l'écart

ENJEUX

des déformations idéologiques et ethniques qu'il entraîne ; ou bien accéder aux établissements proposés et être soumis constamment à un « lavage de cerveau ».

L'HÉRITAGE DE LA COLONIE

Une révision succincte des programmes de l'USAC suffit à révéler que les Mayas y sont généralement mal traités. Premier cas de figure : ils sont purement et simplement oubliés, et n'apparaissent dans aucun des troncs communs. Deuxième cas de figure : les Mayas sont présentés comme la réminiscence d'un peuple qui n'existe plus. Rien d'étonnant alors à ce que les licences d'archéologie ou d'histoire soient celles qui comportent le plus de matières ayant trait aux Mayas. Les autres licences ne font çà et là que quelques références à leur passé qu'elles situent aux alentours de 1524, date de l'invasion espagnole en Mésoamérique. Ces cours tendent le plus souvent à dénigrer les Mayas d'alors et à rehausser les mérites des envahisseurs qui sont présentés comme des libérateurs ou des rédempteurs. Troisième cas de figure : les Mayas sont acceptés comme un peuple qui appartient au présent, mais qui n'a pas d'Histoire.

Ce blocage et cette négation des Mayas au sein de l'université nationale contraste avec l'intérêt que les universités nordaméricaines et européennes portent à l'étude de leur culture et de leur histoire. C'est grâce aux chercheurs de ces universités que les glyphes, l'archéologie, les langues et la religion mayas sont aujourd'hui mieux connus, et que l'on a pu établir un lien entre les Mayas du passé et ceux du présent.

Les Mayas garderont toujours à l'esprit la thèse de droit de Miguel Angel Asturias, prix Nobel de littérature, présentée en 1923. Il y affirme que l'Indien représente la pénurie mentale, morale, physique et matérielle du Guatemala. Afin d'obtenir l'homogénéité raciale, culturelle et linguistique du pays, il faut croiser l'Indien avec des races supérieures comme les races européennes. (« Faites de l'Indien ce que l'on fait d'autres espèces animales quand elles présentent des symptômes de dégénérescence... ») Cette thèse ne fut pas seulement admise, elle fut applaudie comme l'une des meilleures, ce qui en dit long sur le racisme des intellectuels métis de l'époque.

Si le racisme est resté très vigoureux à l'université, la thèse qui prime aujourd'hui est celle de l'assimilation. Cela signifie que les Mayas doivent

AUTREMENT - MAYAS

(cela est jugé désirable et possible) se transformer en Ladinos et ainsi contribuer à la construction de la nation guatémaltèque. Selon cette logique héritée du colonialisme, les Indiens, socialement isolés, doivent être « intégrés » à la vie moderne et économique du pays. Ce serait les « aider » dans la mesure où ils cesseraient d'être l'objet de discrimination et de subir les conséquences de leur indianité.

Il y a là une négation flagrante du colonialisme interne existant dans le pays et donc des rapports de domination entre Mayas et métis ; la situation des Mayas est abordée exclusivement en termes de marginalisation sociale et d'atavisme culturel.

La recherche constitue un autre domaine où les tendances colonialistes des enseignants et des départements universitaires sont manifestes. Tous les problèmes sociaux et matériels du pays y trouvent leur place, sauf l'ethnique. On a vu des directeurs de thèse faire pression sur leurs rares étudiants mayas pour qu'ils abandonnent des sujets de recherches portant sur leur réalité ethnique, tels que le droit coutumier maya par exemple. Le motif avancé varie selon la tendance idéologique de l'enseignant, mais le résultat est finalement le même : le blocage académique.

Pour les enseignants de gauche, de telles thèses pèchent par un nationalisme excessif : l'unité du prolétariat et la lutte des classes ignorent la réalité indienne et finissent par contribuer à la subordination des Mayas. Pour les modérés ou les conservateurs, ces thèses sont trop folkloristes ou trop indianistes : elles discréditent les sciences sociales et vont à l'encontre de l'unité du peuple guatémaltèque. Quant aux enseignants-chercheurs qui font preuve d'ouverture et tolèrent les sujets ethniques, leur conception de la réalité ethnique est si dogmatique que c'est cette dernière qui doit se soumettre à la théorie et non le contraire. La perception politique (lourde d'une charge idéologique) de la réalité est ainsi privilégiée au détriment d'une démarche analytique.

Les universités privées adoptent plus ou moins les mêmes positions rétrogrades que l'université publique.

Les universités Rafael Landívar et Mariano Gálvez sont celles qui ont le plus d'étudiants indiens, parce qu'elles offrent des bourses, complètes ou partielles, pour que des Mayas puissent se former dans des domaines tels que la linguistique, la sociolinguistique, l'éducation bilingue. Ces programmes spéciaux sont financés par des organismes internationaux, comme la Banque interaméricaine de développement (BID) et l'Agence interaméricaine de développement (AID), intéressés dans la formation de cadres autochtones.

ENJEUX

En créant des licences liées à la culture maya, qui n'existent pas à l'université de San Carlos, ces deux universités essaient de répondre aux besoins en ressources humaines de certains secteurs. L'existence de ces licences, si elle ne garantit pas une politique pluraliste, prend néanmoins en compte la réalité ethnique du pays et, dans ce sens, marque un progrès.

Tout n'est pas pour autant positif dans ces établissements. Dans certains domaines, par exemple, l'université Mariano Gálvez reçoit la collaboration du Summer Institute of Linguistics (SIL), institution évangéliste fondamentaliste qui se présente publiquement comme une entité de recherches en linguistique.

Cette institution se contente en principe de traduire la Bible en langues mayas, mais certains de ses membres, par leur radicalisme, interprètent la culture maya comme la culture de Satan et la culture nord-américaine comme celle de Dieu ¹. L'institut a ainsi sournoisement préparé le terrain aux sectes fondamentalistes et a entravé de multiples manières les initiatives lancées par les Mayas pour défendre leurs langues. Il a été jusqu'à mobiliser des pasteurs évangélistes indiens, inconsciente des enjeux véritables, pour tenter de bloquer, à son origine, l'Académie des langues mayas du Guatemala, la première institution linguistique contrôlée par des Mayas.

Les étudiants mayas en licence de linguistique et de sociolinguistique sont en partie formés par des linguistes évangélistes appartenant au SIL. Reste à savoir ce qu'il adviendra de leur mentalité.

Un certain nombre d'étudiants indiens succombent à l'oubli et à la négation dont ils sont l'objet à l'université et finissent par se mépriser eux-mêmes et par vouloir se transformer en Ladinos. C'est le signe que le « complot » académique contre les Mayas porte ses fruits. Pour l'enseignement supérieur, un bon étudiant indien est un étudiant devenu ladino ou qui fait des efforts désespérés pour y ressembler.

C'est là un phénomène dont souffrent tous les peuples opprimés que l'on cherche à assimiler. Albert Memmi et Franz Fanon

1. À ce propos, on ne peut pas ne pas citer, de Peter Aaby et Soren Hvalkof (éd.), *Is God an American ? An Anthropological Perspective on the Missionary Work of the SIL, IWGIA & Survival International*, Copenhague & Londres, 1981 (NdR).

AUTREMENT - MAYAS

ont déjà abordé cette question en France, en étudiant le cas des Algériens que le colonialisme français cherchait absolument à franciser.

Chez les Mayas, les cas de crise d'identité sont relativement rares et touchent surtout les étudiants et les cadres de sexe masculin. En revanche, chez les femmes, qui commencent à peine à accéder à l'université, l'identité ethnique est plus affirmée et plus « résistante » ; elle se manifeste notamment avec ostentation dans le port du vêtement traditionnel.

Dés lors qu'ils ont pris une distance suffisante par rapport à leur formation universitaire, certains parviennent à échapper à l'aliénation et retrouvent leur appartenance ethnique. Ils passent alors du rejet à l'orgueil, et brandissent bien haut le drapeau de la dignité du peuple maya. Mais la majorité reste pour toujours soumise et vit dans le malaise de sa double identité : être maya sans le vouloir, et vouloir être ladino sans le pouvoir.

SE DÉCOUVRIR

Le complot antimaya provoque deux sortes de défense chez les étudiants : l'opposition ferme aux assertions intégrationnistes en décelant les mystifications, déjouant les mensonges et dénonçant la discrimination, ce qui exige une connaissance profonde, et nécessairement autodidacte, de la réalité maya ; ou la docilité, voire la complicité, apparente. C'est en général cette deuxième forme de résistance intellectuelle qui est adoptée, étant donné les rapports de subordination qui existent entre professeurs et étudiants, surtout lorsque ceux-ci sont indiens, et la crainte d'être mal noté. Contre le blocage de l'académie, le Maya est sans recours.

Telle est la découverte que les Mayas font d'eux-mêmes dans les universités. Ils découvrent d'abord leur absence, puisque numériquement ils ne comptent pas, puis leur inexistence, puisque en tant qu'objets d'étude ils sont oubliés ou, au mieux, traités comme de l'histoire ancienne. Ils découvrent ensuite que, dans le monde d'aujourd'hui, ils sont considérés comme entité négative, puisqu'on les taxe de vestiges du passé, responsables de l'état de sous-développement du pays. Enfin, ils découvrent leur soi-disant infériorité ethnique, puisque leur culture est folklorisée ou minimisée devant l'histoire et la culture nationales, celles des Ladinos.

ENJEUX

Ce n'est qu'à l'extérieur des instances académiques, et en réaction contre celles-ci, que les Mayas pourront se connaître dans leur juste dimension et dans leur réalité. C'est en dehors des instances coloniales de l'éducation nationale qu'ils devront apprendre que l'histoire maya débute 3 113 années avant JésusChrist et qu'elle est marquée par de nombreuses rébellions et par les massacres que les colonialismes espagnol, créole et métis leur ont fait successivement subir. C'est en dehors des universités qu'ils devront étudier les arts et les lettres de leur peuple, la grammaire de leurs différentes langues, les mathématiques et les calendriers de leurs ancêtres, et les fondements de leur cosmogonie.

Seule leur capacité à conserver un esprit critique leur fera découvrir que le colonialisme externe (hégémonie espagnole) a été remplacé par le colonialisme interne (hégémonie métisse), et que la meilleure solution pour eux n'est par l'assimilation, mais l'autonomie.

Un processus reste néanmoins engagé. Des études de plus en plus nombreuses sur le monde maya sont aujourd'hui menées en dehors de l'université par des équipes de recherche indépendantes de l'État, et des organismes étrangers s'intéressent de plus en plus à la formation universitaire des Mayas qui, à leur tour, entreprennent l'analyse de leur réalité et proposent des solutions.

Cette remise en question des universités est également stimulée par les discussions qui ont actuellement cours dans le pays à propos du cinquième centenaire de la « Découverte de l'Amérique », qui doit être célébré en 1992, même si la question du passé et du présent colonial des Mayas y est encore une fois largement escamotée par l'analyse. Il est à craindre qu'en exaltant les cinq cents ans de résistance nationale face au colonialisme extérieur, on évite toute discussion sur le colonialisme intérieur que le peuple maya a eu à subir et continue d'endurer.

Traduit de l'espagnol par Danielle Zaslavsky

DEMETRIO COJTI CUXIL

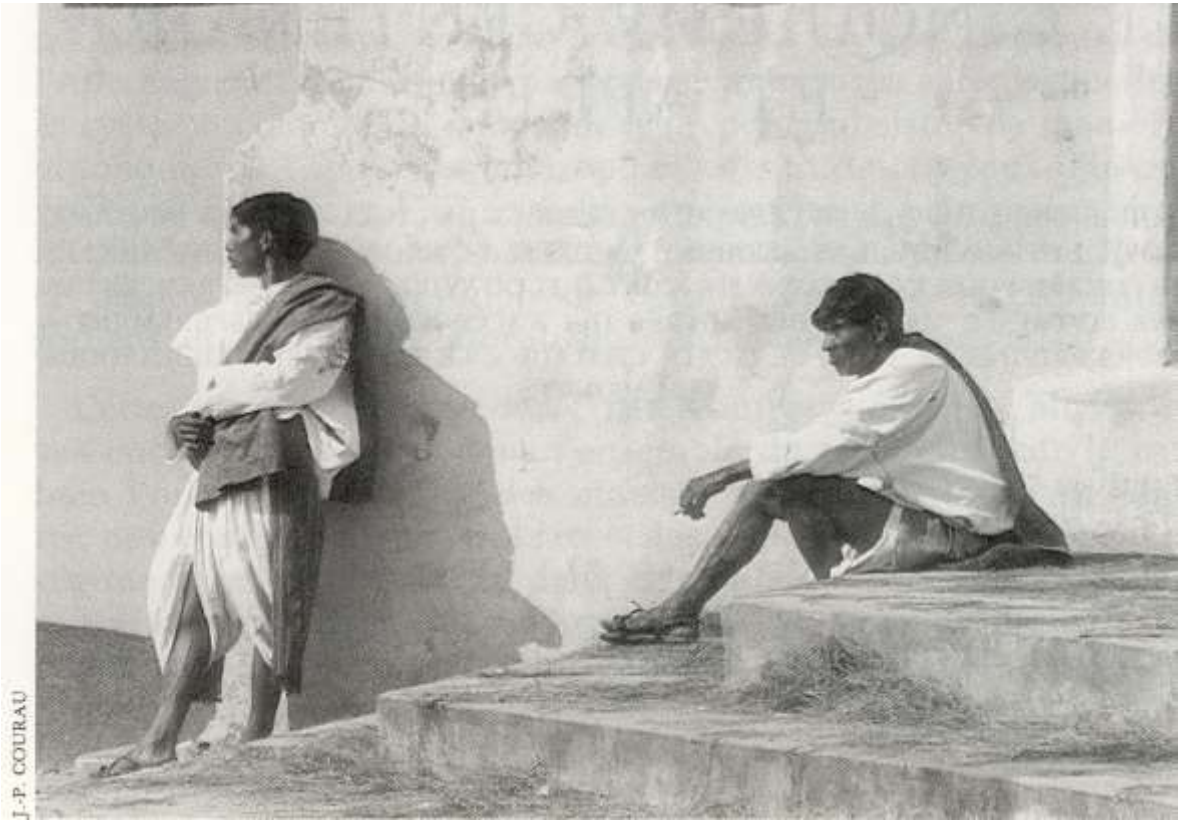
Docteur en communication, diplômé de l'université de Louvain ; professeur à l'université San Carlos de Guatemala, membre fondateur de l'Académie des langues mayas du Guatemala.

J.-P. COURAU



J.-P. COURAU





J.-P. COURAU



J.-P. COURAU